

SEMINAIRE « Ecole & Environnement social »

10^{ème} anniversaire
10 – 11 – 12 mars 2004

Intervention de
Vincent CESPEDES

"Les violences urbaines"

Marie Claire DIEU:

Nous accueillons à présent Vincent CESPEDES qui a travaillé sur les violences urbaines et s'est aussi beaucoup intéressé à l'école. Je pense qu'il pourra de façon très adéquate rebondir sur ce que Pierre WAUB vient de nous proposer comme réflexion.

En Belgique, depuis de nombreuses années, on met en place une série de plans visant à mieux nous structurer par rapport à une insécurité qu'on constate de plus en plus montante : comme les contrats de société, les contrats de prévention, les contrats de sécurité, et plus récemment le plan zen. En tout cas, on peut se dire qu'on met tout en place pour nous faire croire qu'on peut se sécuriser, se rassurer. Mais on est en droit aussi de se demander si à force de mettre autant d'insécurité dans nos petites têtes, on n'est pas réellement en train de justement créer chez nous un sentiment d'insécurité de plus en plus grandissant. Je vous laisse la parole pour nous entretenir de tous ces propos.

Vincent CESPEDES

Merci. Bonjour à tous.

Je trouve que l'orateur précédant a parlé d'or concernant l'école. Je finis de me présenter. J'ai enseigné 5 ans. J'ai été professeur de philosophie pour des élèves de terminale (les Réthos en Belgique). J'ai vécu les dernières années de mon enseignement dans une zone sensible ZEP, qui concerne, comme vous le savez, une catégorie de Lycées qui se trouvent soit en banlieue parisienne, soit en banlieue difficile. Cette qualification de "discrimination positive" signifie qu'on y a besoin de pas mal de moyens, car les conditions de travail y sont très difficiles.

La violence, c'est un peu banal de le dire, a toujours existé. Nous sommes violents. Nous sommes nés de la violence. A l'opposé, la civilisation s'oppose à la barbarie. C'est un peu caricatural de le souligner, mais commençons par de grosses caricatures.

A travers le langage, en tentant de passer par des médiations plutôt que de s'appropriier tout simplement le bien du voisin, on a essayé de "faire société".

La violence aujourd'hui, c'est le thème récurrent qui apparaît dans les médias et qui est focalisé sur la jeunesse. Les jeunes se renvoient la violence et ils la subissent. On peut évoquer ici les suicides, les conduites à risques, la délinquance juvénile. Et cela s'inscrit dans cet espèce de spectacle du monde qui nous paraît vraiment effrayant, notamment depuis le 11 septembre. Il y a donc une surenchère qui est faite et, hier encore, on a vu des images assez catastrophiques venues d'Espagne (référence à l'attentat du 11 mars dans la région de Madrid).

Le problème avec toutes ces violences, c'est l'amalgame que cela produit.

Car ce sont évidemment des violences de nature différentes. Le mot "violence" brouille les pistes. On essaye de la stigmatiser en parlant de "violence urbaine". On a inventé celle-ci, en France, pour dire la violence des cités défavorisées comme si c'était la cité qui était violente et qu'il n'y avait pas d'autres choix que d'être violent. Ou encore comme s'il n'y avait de la violence que lorsqu'on est en cité, au détriment de tout ce qui est associatif par exemple.

Il y a aussi la violence par rapport au travail, ce qui se rapporte aux licenciements massifs, à l'insécurité au travail.

Et donc ce thème de l'insécurité et de la violence est un thème qui évidemment est paniquant. Ça fait peur. On vit une réelle propagande fondée ou non et qui a pour première conséquence de faire basculer le politique dans de la "gestion humaine". En fait, la violence a un avantage extraordinaire. Elle induit la réflexion. Ainsi, on réfléchit souvent et on pose des questions: « Comment se fait-il que malgré notre bonne volonté, malgré nos associations,

malgré notre énergie, malgré tout ce qu'on fait comme effort ; comment se fait-il que ça ne fonctionne pas ? ».

Comment se fait-il, par exemple, qu'on n'arrive pas à résorber la violence alors qu'on en parle dans des colloques comme aujourd'hui, alors qu'il y a des gens mobilisés ? Comment se fait-il que la violence dans l'institution scolaire, par rapport aux profs ou aux élèves, perdure ?

Il y a une hypothèse de travail intéressante qui est de se dire qu'il y a un intérêt. Nous sommes tout de même dans une société un peu civilisée malgré cette violence là et donc si les choses durent c'est qu'elles ont une légitimité non pas du fait du droit ou de la justice, mais du point de vue de la mécanique. La violence, de ce point de vue, est peut-être justifiée. Il doit y avoir une place pour ça. Une place qui est voulue, médiatisée, encadrée...

C'est un peu mon propos pour penser la violence.

On en arrive à penser sur la violence aujourd'hui, en pensant à l'utilité de la violence. Et quand on a cet angle de vue-là, quand on envisage le fait que la violence pourrait très bien s'avérer utile, alors - je l'espère en toute cas - peut-être que tout s'éclaire ! On en arrive à comprendre que nous sommes dans une espèce de mécanique, dans un système. Pas un complot dans lequel des nantis comploteraient pour que le peuple soit paniqué et qu'il suive les réformes et les décisions qui seraient décidées pour soi-disant endiguer la violence. Il ne s'agit pas de cela. On est plutôt dans une mécanique sans personne aux commandes, dans une "instrumentation", avec des mouvements, des flux, des tensions.

Dans cette mécanique, dans ce système, la violence a une utilité énorme. Dans les cités, par exemple, on observe une incohérence qui est maintenue et qu'on retrouve partout. C'est en effet incohérent de faire habiter des personnes qui ont connu l'exil, qui sont déracinées, qui n'ont pas de repères dans des cités absolument insalubres. Il faut vraiment avoir vu ces cités et je suppose que vous ayez de semblables en Belgique.

Une cité, c'est une urbanisation faite totalement sur le vif, absolument bâclée. On ne réfléchit plus par rapport au confort. On en arrive à une urbanisation complètement dégénérée où il s'agit de former des cités bétaillères où on va parquer des individus parce qu'il y a une urgence de les parquer. Et, évidemment, comme il n'y a pas d'espace de rencontre, comme il n'y a pas de lieu de rendez-vous, comme ça défigure absolument le paysage ; il n'y fait pas bon y vivre.

Il se fait qu'en plus, on parque une population qui est défavorisée aussi bien culturellement que financièrement. De sorte que toutes les misères vont s'accumuler. On aura une misère à la fois de société, culturelle, sexuelle. Qu'est-ce qui va en découler de ce terreau où les handicaps sociaux sont nombreux ? Hé bien, la violence ! Heureusement d'ailleurs. Heureusement que l'humain réagit. Et je voudrais nuancer mon propos. Je ne veux pas victimiser les délinquants. Mon propos, je l'espère, est plus subtil que cela. Je prends un peu le parti de la provocation. Mais acceptons de dire qu'heureusement que l'humain réagit. Qu'heureusement que ça bouge.

Mais l'idéal, c'est peut-être que ça ne bouge pas ?

Comment faire pour que ça ne bouge pas dans ces cités-là ? Des cités qui sont explosives. Qu'on nous présente en tout cas comme explosives. Et on s'y sent, il est vrai terriblement "écrasé".

J'ai travaillé près de Creil où a eu lieu la première affaire du voile. Creil, c'est une cité vraiment sensible. On est écrasé au sol et évidemment les premières personnes qui écopent, ce sont les plus faibles, ce sont les femmes. Je pense que c'est la loi du plus fort qui est restaurée. J'y reviendrai.

On sort un peu de la civilisation. Il y a une culture de rue qui essaye de se mettre en place.

Les jeunes qui viennent de ces cités-là, ils sont violents. Mais ils ne vont pas s'en prendre ouvertement aux professeurs en leur cassant la figure dès qu'ils sortent du lycée, même si ça arrive régulièrement. La première année où j'ai enseigné dans ces lycées-là, le jeu, c'était de prendre les billes des souris informatiques et de les balancer sur les profs. Un jour, un professeur s'est retrouvé à l'hosto. Comme le proviseur voulait avoir la promotion qui lui permettait d'être dans un lycée un peu plus tranquille, il a étouffé l'affaire. Il n'y a donc pas eu de conseil de discipline. On voit donc que la promotion dépend non de ce qui se passe, mais de ce qui est connu. Plus vous étouffez les affaires, plus vous êtes sûrs d'avoir la promotion. S'il n'y a pas de problème dans mon lycée, je suis donc un bon proviseur et je peux attendre une promotion. On entre dans un engrenage.

Ce système-là, qui consiste à promouvoir les individus, constitue une incohérence. Dans la logique de ce système, il en va de mon intérêt, pour être muté, d'étouffer les affaires. Le prof se trouve ainsi culpabilisé. Il n'a pas du tout intérêt à dire : « Dans ma classe c'est le bordel, je n'arrive pas du tout à les tenir ». Il se sent culpabilisé par rapport aux autres. Comme il n'y a pas beaucoup d'entraide, on étouffe. L'intérêt, c'est d'étouffer.

Il faut comprendre que là, on a affaire à un système. Pourquoi ne pas inverser le système ? Par exemple, pourquoi permettre à un professeur d'aller dans un lycée super confortable parce qu'il a "gagné des points" ? Pourquoi ne reste-t-il pas dans l'école où il a acquis une expérience essentielle ? Ce système, c'est un système, voulu, organisé : tant de points, tant d'années dans tel lycée défavorisé ; vous avez acquis le droit à une promotion. C'est un système, c'est voulu.

Parlons de l'urbanisme des années 60 – 70 qui voulait la construction de ces cités dont j'ai parlé. Ce type d'urbanisation représente un coup social évident en manière d'alcoolisme, de délinquance. Sait-on combien ça coûte ? Alors que c'est soi-disant fait pour réaliser des économies. On est en train de payer le prix de ça, en terme de jeunes en pleine perte, en terme de délinquance, etc.

C'est voulu aussi cela. On pouvait casser ces tours là. Pourquoi ne les casse-t-on pas ? On est un pays civilisé ou pas ? Si vraiment on pense que ça, c'est un germe de violence et que par ailleurs, on est contre la violence ; alors, on trouve des moyens. On n'est pas idiot. On promeut des associations. On est dans une démocratie.

Mais si on garde ces cités-là, c'est parce qu'il y a un intérêt. Je ne dis pas qu'il y a un intérêt dans le chef de quelques-uns. Mais il n'y a un intérêt. Du point de vue de la structure, de cette mécanique aveugle ; il doit y avoir un intérêt !

Il se trouve que dans certains lycées, dans ces zones-là, on parque en général toutes les populations d'origine maghrébine. On a des lycées à 90 % d'élèves d'origine maghrébine. C'est une des dernières émigrations françaises en date. Evidemment, ils sont entre eux. Comme ils ne trouvent pas ici de véritables repères, ils vont recréer une sorte de repères communautaires dont on ne connaît pas les ficelles. Dans ce contexte-là, les filles en prennent plein la figure et non pas par rapport à l'islam ou quoi... C'est un faux débat. Elles s'en prennent plein la figure parce que lorsque vous mettez des garçons frustrés, qui n'ont pas de travail, dont les pères sont au chômage et ne peuvent pas donner un modèle à leurs fils, etc... ; hé bien, on tabasse la femme. C'est classique. C'est évident ! Une femme sur dix est battue en France. Ça a toujours existé. L'homme frustré s'en prend à sa femme. Septante femmes meurent sous les coups de leur partenaire chaque mois ! Ce sont là des chiffres qu'on ne voulait pas dévoiler mais qu'on a bien dû révéler au moment de la médiation de l'affaire de Bertrand Cantat.

On voit à présent où on en est du point de vue du féminisme et de la situation de la femme dans les banlieues. On voit l'urgence de la situation et là, on parle d'un constat, c'est chiffré. Je vous parlerai encore de constats chiffrés pour que vous ne disiez pas que je fabule

dans un pays où il fait bon vivre, comme c'est le cas en France ou, je le pense, en Belgique. En France, il y a 150.000 tentatives de suicide par an. Et ce ne sont pas des gens misérables, qui n'arrivent pas à manger, qui se suicident. On se suicide à cause d'une misère intellectuelle ou psychologique. Pas à cause de la misère sociale. Il y a une sorte de force qui vous arrive, il y a une lutte pour la survie. Dans les favelas du Brésil, on se suicide peut-être par la drogue etc, mais on ne suicide pas en sautant par la fenêtre.

Le chiffre du suicide, c'est un chiffre absolument objectif qui montre un malaise réel. Ce chiffre du suicide concerne la jeunesse : 12.500 suicides "réussis" par an. Ce sont des chiffres très concrets à mettre en parallèle avec l'abstention aux élections. Il y a une abstention catastrophique aux élections comme il y a une dispersion énorme des voix. Ces choses-là, il faut les inclure dans le système dont je parle.

J'en reviens à la violence dans l'institution scolaire. Pourquoi la violence est-elle promotionnée comme ça ? Pourquoi y a-t-il une sorte de retour à la barbarie ? Quand on voit des reportages sur les années 30 ou 40 - et je ne veux pas faire de nostalgie -, on constate que les ouvriers lisaient et connaissaient des poèmes. On apprenait des textes à l'école ! C'est complètement tabou aujourd'hui. Apprendre par cœur, c'est bon pour la maternelle mais en France, je vous le garantis, apprendre par cœur, c'est surréaliste. C'est ... une violence faite à l'élève : il ne faut pas qu'ils apprennent par cœur. On a affaire à une sorte de civilisation de l'autodidaxie. Le meilleur moyen pour se rendre compte de l'état intellectuel de notre époque, c'est d'allumer la télévision. Pour voir comment se porte un pays, il faut regarder la télévision. C'est une pure catastrophe. Je ne sais pas ce qu'il en est en Belgique, mais en France, c'est une catastrophe même dans les télévisions publiques. La course à l'audimat provoque une surenchère du spectaculaire, du show médiatique et au bout du compte le sens de ce qui est dit dans les débats part complètement en fumée. On a affaire à une population, notamment les jeunes, qui n'a pas encore de repères culturels et intellectuels précis, une population complètement perdue, écrasée par la résignation et qui dit : « C'est inévitable, on ne peut que subir ce système-là ».

Pour y voir un peu plus clair, essayons de partir de cette violence qui aurait une utilité propre.

En quoi la violence peut-elle être utile à cette politique, et je mets cinquante guillemets, à cette "politique" qui est à la remorque de l'économie ?

Car je pense que la vérité, aujourd'hui, c'est que la politique vise à ouvrir toutes les vannes à l'économie. Et aux prérogatives de l'économie et du profit maximal à court terme. Je pense que quand on analyse tout à partir de cette lunette-là : le profit maximal à court terme, on a beaucoup d'explications dans des domaines qui paraissent complètement disparates et divergents

Profit maximal à court terme.

Prenons le cas d'un lycée. On va gérer tel ou tel problème mais pas ce qui va générer le problème. Parce qu'on est dans une logique de profit maximal à court terme : le proviseur a besoin de muter parce qu'il en a raz le bol.

Je suis dans ma classe, je dois gérer, je vais essayer de me désembrouiller de la situation compliquée que je connais. Dans tous les domaines, on est dans cette logique-là, sans parler aussi des licenciements massifs etc. Cette logique-là, c'est la logique du capitalisme tout simplement et c'est même un pan-capitalisme parce qu'il a une volonté hégémonique, universelle, imposée partout.

On doit réfléchir quant à la démocratie d'aujourd'hui, celle qu'on veut imposer au reste du monde. Et là, franchement, en France, quand on voit l'état de la démocratie, ça prête à rire ! Un président qui est élu à 82 % des voix, avec une abstention massive, arrêtons de délirer !

C'est une démocratie "de marché". Nous sommes dans une démocratie de marché aujourd'hui. Le citoyen est là pour fermer sa bouche. Pour faire ce qu'on lui dit, se sentir résigné. Les familles sont réduites à une télévision entre 4 murs. Les gens divorcent en veux-tu, en voilà. Les mariages ne tiennent plus. Tout s'écroule même si tout le monde se marie. 300.000 mariages par an en France ! Il y a une sorte d'hystériomariage. A 20 ans, je n'ai rien connu de la vie, mais, allez, je me marie...

On est ainsi pris dans un étau. On veut absolument être en couple. Les jeunes sont particulièrement hystériques sur le couple. Avec les portables, on se "flique" : « Où tu es ? Dis-moi où tu es ? ». On est loin de la libération des années 70.

En plus, la jeunesse d'aujourd'hui, est pornographiée. Les jeunes apprennent aujourd'hui la sexualité avec des films pornos. La jeunesse apprend l'amour, l'abandon à l'autre, sur base d'une pratique où il s'agit d'avoir tout centré sur l'œil (un film pornographie, c'est d'abord la vue) et donc de garder une distance de vue, d'être en show, en spectacle, en représentation par rapport à l'autre. C'est une jeunesse qui ne peut pas s'abandonner à l'autre. La clef de la liberté c'est d'abord de s'abandonner à l'autre. Dans l'amitié, dans le rire, dans le bâillement, par l'élan de l'un vers l'autre. Un élan gratuit, désintéressé.

Une jeunesse qui ne peut pas s'abandonner à l'autre, c'est une jeunesse qui se flingue, c'est évident. On ne peut pas vivre sans s'abandonner à l'autre.

Quand on demande à cette jeunesse ce qu'elle veut faire plus tard, elle dit : « Moi, sieur, je m'en fous, c'est gagner du fric, c'est tout ce qui m'intéresse ». D'accord, c'est gagner du fric, mais qu'est-ce que tu veux faire comme métier ? » Et cette jeunesse répond : « Moi, je m'en fous ! Tout. Tout. Du fric, je veux du fric. Je veux de l'argent ». Il faut comprendre que ce culte de l'avoir qu'on est en train de donner à ces générations-là, sans contre-pouvoir aucun, eh bien ce culte de l'avoir, doit être mis en parallèle avec le taux de suicide qui est phénoménal pour une société comme la nôtre. Ce culte de l'avoir, c'est une violence. Elle réside dans cette idée-même qui veut qu'on conforme son bonheur selon l'AVOIR sans le conformer par rapport à l'ETRE, sans le conformer par rapport à la relation à l'autre.

On parle de solidarité ? Parlons de solidarité ! Aujourd'hui, la solidarité, c'est le cynisme. Aujourd'hui, l'humour de ces jeunes, ce sont les "vannes". On se lance des vanes et ça s'appelle "avoir de l'humour". En fait, on fait violence à l'autre parce qu'une vanne, c'est quoi ? C'est s'imposer, c'est être le plus fort. C'est sortir la vanne et être craint parce qu'on balance de bonnes vanes. C'est tout sauf de l'humour. Il n'y a aucune subtilité là-dedans. Ce sont des vanes. On lance une bonne blague bien grasse et l'autre est déstabilisé. Et donc, c'est toujours une violence. C'est ludique. Ça reste ludique. Ce n'est pas une claque, mais mine de rien, on s'impose dans le groupe à travers les vanes. C'est aussi le moyen de dire, sans en avoir l'air. C'est un coup de poing dans la figure. C'est une étape qui peut dégénérer. Ce sont les insultes de ces banlieues-là, des insultes permanentes.

Il ne s'agit pas de dire que ces jeunes sont grossiers. C'est pas du tout ça. D'ailleurs à leurs yeux, ils ne s'insultent pas. Dans la banlieue, le vocabulaire est extrêmement réduit parce qu'on ne leur donne pas le vocabulaire. Aujourd'hui, les sénateurs appellent les lycées publics de banlieues défavorisées en France, des réservoirs à bourins.

Arrêtons de délirer ! Il y a bien une école à deux vitesses ! En classe terminale, avec ces jeunes-là, il n'y a absolument aucune possibilité de leur enseigner la philosophie. Ils ne savent pas écrire en français. Et je ne le dis pas par ressentiment ou quoi. Ils ne savent tout simplement pas. Ce n'est pas qu'on ne leur a pas appris. Les profs s'arrachent les cheveux, ce n'est surtout pas la faute des profs.

Mais il y a une mécanique qui fait que les savoirs ne peuvent pas être transmis. Ou plutôt, je vais nuancer mon propos, en disant qu'on n'arrive à transmettre ces savoirs que si le jeune en question a des parents qui ont un certain niveau social et qui parviennent à faire un boulot que nous-mêmes on n'arrive pas à faire malgré notre bonne volonté. Alors

effectivement, les bons élèves, dans une classe d'élèves défavorisés, sont des élèves dont on peut voir les parents en tête-à-tête. Et lorsqu'on rencontre ces parents, on comprend. C'est un certain milieu socioprofessionnel, avec une éducation qu'il ont réussi à transmettre à leur gosse et qui va faire la différence entre tel individu et tel autre qui a une famille avec 5 gosses, la télé ouverte en permanence toute la journée et qui zone un peu dans la rue parce qu'il ne peut pas travailler chez lui et qu'il doit encore subvenir aux besoins de la famille etc. Peut-être qu'en plus, il veut s'acheter la paire de "Nike" qui vaut mille francs, ce qui, lorsqu'on est fils d'ouvrier, nécessite qu'on trouve le fric. Et le fric on le trouve par des méthodes parfois irrégulières. C'est un engrenage tout ça...

On va essayer de réfléchir sur l'origine de cette violence en France. Cette France qui a connu Mai 68, c'est à dire une émancipation. On ne peut pas appeler cela une libération puisque aujourd'hui, on est dans une vague régressive, réactionnaire. On assiste à une évolution où il s'agit d'avoir une école qui forme les futurs cadres, ceux qui vont faire fonctionner l'économie, c'est-à-dire 20% de la population. Et puis on a une école pour le reste. Pour, disons, 50 % si on veut être généreux. Il s'agit d'une sorte de réserve à "bourin" et ça me peine de le dire parce que je suis respectueux de mes élèves que j'aime. Il s'agit en tout cas d'une école qui ne peut plus fonctionner. Cela ne peut plus fonctionner. Bien sûr, il y aura toujours de la bonne volonté, des tentatives pour s'associer, etc. Je suis d'accord avec ça, toutes ces solutions sont bonnes. Mais partant du constat réel, on peut se demander pourquoi on nous mets dans cette condition-là ? Pourquoi l'institution scolaire est-elle aussi violente avec nous ? Quel intérêt a-t-elle ? Parce que si on dit que ce n'est pas dans son intérêt de faire ça ; alors on est dans un système kafkaïen et complètement schizophrénique.

J'ai du mal à croire que l'école est une entreprise exclusivement technocratique, répondant à un scénario à la Kafka où tout d'un coup la pédagogie dépasserait les profs pour commencer à tourner à vide. J'ai du mal à le croire. Je pense qu'au contraire tout cela, c'est non seulement excessivement rentable et en plus excessivement planifié. Il faut commencer par comprendre ce mécanisme, ensuite, on pourra s'associer et essayer de créer du sens, et tenter de combattre parce que l'ennemi aura un vrai visage.

Qu'est-ce que ces jeunes ont dans la tête ? Ces jeunes qui sont dans des lycées de zones défavorisées. Ces jeunes qui sont dans les cités. Ont-ils dans la tête les trente heures ou trente-cinq heures de cours dans la tête ? Non. Ils arrivent en terminale et ils ne maîtrisent pas le français. Ils ont eu des tonnes d'heures de français et ils ne maîtrisent pas le français. Ils ont eu sept ans de cours d'anglais et ils ne sont pas bilingues. Quand ils vont sur le net, ils ne comprennent rien s'ils surfent en anglais. Alors qu'ils ont eu des cours d'anglais et de bons cours, des profs motivés. Ils ont des cours d'économie, des cours d'histoire et ils n'ont, aucun repère historique. Je le vois dans mes copies de philosophie où on brasse un peu toutes les matières. Et je vous garantis que lorsqu'il est question de parler de la guerre, il n'y a que Hitler qu'ils connaissent. C'est le seul truc qu'ils ont retenu. C'est déjà pas mal, mais ils oublient tous les conflits. Tout se mélange. On est dans l'amalgame complet. Ils confondent Staline, Lénine et Gorbatchev, ils confondent tout dans l'histoire de France, ils ne comprennent rien aux républiques. Ils ne comprennent pas.

Pourtant, on leur dit mais ça ne s'imprègne plus ! C'est un peu comme la vitamine D. Il faut, vous le savez, un peu de graisse pour que ça se fixe dans le sang. Eux, ils n'ont pas le fixateur de la vitamine. On a beau leur donner de la vitamine (et les profs leur donnent plein de vitamine, plein de connaissance, plein d'apprentissage), ça ne se fixe plus. Ça passe. En général, ils ont un air béat. Quand il n'y en a pas qui dorment et qu'on réveille en leur demandant : « Alors, tu travailles ? ». Parce qu'on ne peut pas les toucher, sinon c'est un procès. On dit : « Tu peux te réveiller s'il te plait ? ».

Ça ne s'imprègne plus. Donc, le prof qui réussit aujourd'hui, c'est le prof qui, évidemment, est mû par la passion. Parce que s'il n'a pas la passion, il est fini. La passion, c'est usant pour un prof. Etre tout le temps sur le mode de la passion, c'est devoir y mettre deux fois plus d'énergie tout le temps. C'est bien d'avoir la passion mais il faut bien sûr la montrer et, par conséquent, il faut en faire un spectacle. Une dérive liée à cela, c'est la démagogie.

Parlons aussi de la haine entre profs. Parce qu'elle existe ! Dans une salle de profs, la moitié fait la gueule à l'autre moitié. Et la distinction n'a rien à voir avec la cigarette, ne dépend pas de la question de savoir si c'est "salle fumeur ou non fumeur". Il y a vraiment des conflits parce qu'en France, une des tactiques aujourd'hui, c'est de recruter de plus en plus de vacataires. On ne veut plus des diplômés. On ne veut plus des titulaires. Parce que quand on est titulaire, c'est à vie. Ils ne sont pas déplaçables. Ce ne sont pas des profs jetables. Il n'y a pas de chantage possible.

En France, ils ont viré les diplômés, les titulaires et ils remplissent par des vacataires. C'est ça ce que l'institution est en train de faire. C'est voulu. Arrêtons de demander comment ça se fait ? Ils veulent des vacataires, parce qu'à eux, on dit « Si tu n'es pas content, on te vire comme n'importe quel travailleur jetable ». Et donc, ce travailleur-là ne va pas faire de grève. Il ne va pas se syndiquer. Il ne va pas protester. Et quand tous les profs vont dire : « Bon à présent, on fait la grève, on n'est pas d'accord » ; eux, ils vont donner gentiment cours car sinon, ils sont virés.

Ce sont des pions. On remplace les profs titulaires par des pions. La privatisation a bien eu lieu dans l'école publique. Et je ne parle pas de l'école privée évidemment. Il y a une vraie volonté là-dedans. Une volonté politique.

Ces jeunes qu'est-ce qu'ils ont dans la tête ? Dans les copies de philosophie, ce qu'il y a de bien, c'est qu'on voit vraiment ce qu'ils pensent. On leur pose des questions sur la liberté, sur la morale, sur l'amour, etc. Ce qu'ils ont dans la tête, c'est assez simple. C'est la même chose en général. On lit toujours un peu la même copie, grosso modo. Les seuls élèves où ça sort un peu de l'ordinaire sont assez rares. Ils proviennent de familles où les parents "sentent venir". C'est donc un échec patent pour l'école si cela dépend des parents.

On peut dire que l'égalité des chances n'existe plus. On n'est plus dans une école républicaine. On ne forme plus du tout des citoyens. Peut-être que la clef est là : on ne forme plus le citoyen. Peut-être qu'aujourd'hui, un jeune qui sort de nos écoles et qui regarde un programme politique ne comprend rien. Par contre lorsqu'il voit la tête de Chirac dans les guignol il dira : « Ah oui, il est drôle » ou « Il est super » ou bien : « Lui, non, je ne l'aime pas ! »

On constate donc la dépolitisation au stade terminal. La politique n'existe plus. Le jeune n'a pas de repère. Il sait : « Moi, je n'aime pas le racisme » ou « Moi, je n'aime pas la guerre ». Voilà grosso modo ses idées politiques. Demandez-lui la différence entre la droite et la gauche, entre la répression et la prévention ; le jeune y nage complètement. Certes, je fais un portrait caricatural mais il faut le faire parce que c'est aussi un portrait générationnel. Ce qu'ils ont dans la tête, vous l'avez deviné, c'est la télévision. D'abord la télé ! Je leur inscrivais dans la marge de leurs copies. J'en avais marre de dire : « Mais arrête, ce n'est pas digne d'une copie de philosophie, tu devrais plutôt citer Aristote ou Platon ». Sur la copie, j'écrivais "TF1" dans la marge ou "M6". Et ils me demandaient : « Monsieur ça veut dire quoi ? » Je leur répondais : « Arrête avec ça, arrête... c'est pas la vie ça ! ».

Parce qu'en fait, aujourd'hui, la vie – leur vie - c'est la télé. Pourquoi ? Là aussi prenons les chiffres. La télé pour un jeune, c'est 4 heures par jour. En moyenne, pour l'ensemble des français, c'est 3h30. Mais pour des jeunes comme ça, c'est quatre heures au minimum parce que pour certains, à peine rentrés chez eux, ils allument la télévision et elle fonctionne en continu. Même s'ils ne la regardent pas, même si c'est un bruit de fond, elle est

tout le temps là, elle est omniprésente. Il y en a même qui dépriment maintenant parce qu'ils n'ont pas la télé en vacances.

C'est devenu une drogue. Je suis en train de dire que la télé, c'est une vraie drogue. Et je ne suis ici pas en train d'en critiquer le contenu. Je considère l'objet en tant que tel, en tant qu'objet. Aucune analyse scientifique sérieuse n'existe sur les effets du téléviseur, à propos du rayonnement lumineux du tube cathodique. C'est comme pour le portable, on pourrait disposer d'analyses concrètes là-dessus. On n'en pas. Or, des études américaines montrent clairement que la luminosité du tube cathodique n'est pas du tout la même que celle du cinéma. Vous savez qu'au cinéma, la lumière se reflète sur une toile, ce qui n'est pas du tout pareil que la lumière qui se projette directement sur la rétine à partir du tube cathodique. Ces études américaines montrent qu'on est plongé dans un réel état d'hypnose. On le savait mais ces études prouvent que ça provoque un état végétatif, une "acceptation" végétative. C'est ce qui fait d'ailleurs – et on a tous connu ça – qu'on s'endort devant la télé ou qu'on est complètement affalé.

De Gaule appelait la télé l'étrange lucarne. Elle est étrange mais elle est surtout hypnotique. Alors, 4 heures par jour et, à mon avis, ils en "mangent" un peu plus pendant le W.E., ça doit bien faire 28 heures par semaine. Ces jeunes ne regardent pas les émissions culturelles mais plutôt les pubs et les émissions américaines et cela, durant 28 heures par semaine. Quelle matière peut concurrencer ça ? Il n'y en a pas. On ne peut pas faire le poids par rapport à ça. C'est impossible, aucun professeur même s'il est dynamique et qu'il a de l'énergie ne peut faire le poids avec les programmes télé où on demande la passivité intellectuelle maximale. Parce que dans un cours, il faut tout de même être attentif, il faut au moins prendre des notes. Mais à la télé, que faut-il à part les chips, les ice-creams et le canapé ? On n'a besoin de rien. C'est une matière qui rentre dans la tête sans qu'on doive fournir le moindre effort intellectuel. C'est imparable !

La télé, en tout cas cette télé-là, plonge dans un état de narcose et d'hypnose et, en même temps émet des valeurs qui contribuent à "formater" cette jeunesse. Parce qu'il ne s'agit plus ici d'éducation, on est bien d'accord avec ça. Il n'y a aucun rapport avec le travail d'un professeur même si c'est du bon embrigadement mental. Là aussi on retrouve les valeurs du capitalisme. Nous y retrouvons en effet la recherche d'un profit maximum à court terme, avec l'aide de la publicité : « Tu es malheureux, tu es en mauvaise santé, tu es nul, tu n'es pas aimé mais si tu achètes bidule, tu vas être en bonne santé ». Et "bidule", vous l'avez compris, c'est une marque de chocolat, une bagnole, un slip, n'importe quoi. C'est un produit. Donc si tu achètes bidule, tu es en bonne santé. Par exemple, on voit l'image d'un beau jeune homme bien bâti qui court sur la plage : « Regardez ce jeune homme, dit la pub, il est en bonne santé ! ». Et vous allez voir la violence apparaître et avec elle, le chantage à la mort. Une loupe informatisée en gros plan montre ses tissus de peau qui flétrissent. Ce jeune homme va vieillir et lui faudra du calcium et des vitamines. Mais grâce au yaourt machin, et bien non, les effets du vieillissement seront retardés parce qu'il y a du calcium dans ce yaourt. On apprend ainsi que dans le yaourt il y a du calcium. De tout temps il y a eu du calcium dans le yaourt, mais là, grâce au yaourt bidule, on apprend qu'il ne va pas mourir.

Et cela est valable pour toutes les pubs. A chaque fois, tu es nul, tu es nase, etc. C'est donc une industrie à rendre malheureux. On joue à la fois sur la dépression et la résignation. De toute façon, la vie, elle ne vaut pas la peine d'être vécue sauf peut-être si tu as bidule parce que là, c'est cool, tu as le fun, c'est marrant, c'est chouette.

Et ça, c'est ce qu'ils ont dans la tête, c'est ce qu'on leur met dans la tête. Voilà le programme qu'ils suivent et en plus c'est un programme auquel ils adhèrent sans aucune once de réflexion intellectuelle. Voilà ce qu'ils mangent à longueur de journée. C'est cette jeunesse qu'on a et je trouve que ce n'est pas la même jeunesse qu'il y a trente ans. Et c'est là que ça devient intéressant. La jeunesse d'il y a trente ans n'était pas comme ça parce qu'il n'y avait

pas la publicité. Et la publicité, c'est la course au fric, c'est la compétition. C'est la vente individuelle. C'est une concurrence forcenée dans laquelle l'homme est un loup pour l'homme, au sens vraiment radical du terme. On va tous se bouffer sauf si tu as bidule. Car avec bidule, tu peux échapper et sortir du lot.

Avoir le bidule, c'est ça le bonheur ! On ne trouve pas le bonheur dans l'échange, dans la relation, dans l'amitié. On ne le trouve surtout pas dans le don. Il est fou, il donne. Il donne ! Il donne contre quoi ?

Le bonheur c'est dans l'avoir.

J'en reviens à mai 68. Ce qui a été fort dans mai 68, c'est d'abord la contestation d'un modèle quant même assez autoritaire mais c'est surtout le fait qu'on allait dans les amphithéâtres et qu'on discutait. Mai 68, c'est la libération de la parole. On ne peut pas attaquer mai 68 sur ce point là ! Les gens se parlaient dans la rue et je ne parle même pas du communautarisme où on allait élever les chèvres dans le Larzac car c'était quant même une minorité qui faisait cela.

Les gens parlaient. Il y avait une sorte de catharsis générale. On prenait les amphithéâtres d'assaut et on parlait. Aujourd'hui on crève de quoi ? On crève de ne pas se parler. Parce qu'on a besoin de bidule pour parler. Parce qu'on a besoin du marché pour s'atteindre et même pour nous atteindre nous-mêmes. Cela veut dire que je suis à côté de la plaque si je n'ai pas telle ou telle chose si je veux être ne phase avec moi-même. Donc je suis dépossédé de mon propre bonheur. Mon bonheur doit passer par bidule. Ça rend névrosé, on ne peut pas faire mieux. C'est une machine crispante, névrosante. Les jeunes sont crispés par ça. Et c'est une violence énorme qu'ils subissent et elle l'est d'autant plus que cette violence est drôle. On se marre ! Les pubs sont drôles, bien faites. Ils s'y mettent à 50 et ils dépensent des millions pour quelques secondes à la télé. Et je vous garanti qu'elle a son effet à la télé ! La pub fonctionne et on le sait très bien et il suffit d'ailleurs de voir les sommes astronomiques qu'on met dans la pub pour comprendre que ça fonctionne. Parce que la pub martèle et imprègne en s'affichant partout.

Dans le métro, en union soviétique, quand il s'agissait de conditionner l'ouvrier pour qu'il aille à son travail, il n'y avait rien. C'était du marbre. C'était froid. C'était sans décoration, sans affiche publicitaire. Du béton. Du marbre. Et va au boulot ! Aujourd'hui, on est dans l'excès inverse, le travailleur qui prend le métro, lieu symbolique de passage entre le domicile et le travail, découvre des affiches partout sur les murs. Des affiches qui disent : « Tu es une cible. Il faut que tu achètes. Achète, sinon tu es malheureux » Et ce message rentre, surtout quand on a subit 15 ans de "dressage" comme ça.. Les jeunes sont nés là-dedans.

On leur dit et répète à longueur de temps que le bonheur, c'est dans l'avoir, pas dans la culture, pas dans l'intelligence, pas dans l'attention, pas dans l'effort, mais dans la passivité totale. La Pub dit « Soit totalement passif. Ce que tu as juste à faire, c'est de dépenser de l'argent pour avoir les trucs. Parce que quand tu as les "Nikes sport", même si tu es quelqu'un qui est vautre toute la journée et qui ne fait aucun sport, tu as des Nikes! On voit là tout le symbolisme. Voilà où est la symbolique aujourd'hui.

Je vois dans ce totémisme, dans ces marques qui s'affichent, une sorte de fascisme et je n'ai pas peur de ce mot. Il s'agit d'un fascisme qui veut que si l'autre ne fait pas partie de la bonne marque, il est rejeté par rapport au groupe. Pas par rapport à ce qu'il pense ou par rapport à ses notes mais par rapport à ses marques, par rapport à cette idéologie qu'il a dans la tête.

C'est en banlieue défavorisée qu'on trouve ça. Comme par hasard. Et cela se manifeste entre autre au travers des violences urbaines. Lorsqu'il y a une manifestation lycéenne, il y a toujours un lot de casseurs qui est là. Au lieu de manifester, ils sèment la zizanie en cassant des vitrines et en volant des tee-shirts, des Nike, des Lacoste. Vous voyez

bien qu'il n'y a là qu'une dimension purement commerciale et non politique. Les banlieusards, ceux qui viennent des cités défavorisées, n'ont pas d'attaches politiques. Ils ne forment pas un lobby. Ils sont totalement atomisés. Parce que le but de la pub, précisément, est de les atomiser. Lorsqu'ils protestent, lorsqu'ils sont violents, c'est pour voler du Nike, ou du Lacoste puisque la pub leur a dit que le bonheur consistait en cela.

Mai 68 a fait vaciller le gouvernement. Les chars étaient autour de Paris. On était prêt à intervenir. Octobre 68, les premières pubs apparaissent à la télé. Deux minutes par jours ! Interdites le W.E. et les jours fériés pour protéger l'enfance. On n'était pas bête à cette époque-là et surtout on interdisait de vanter les produits que l'ouvrier n'avait pas les moyens de s'acheter. Parce qu'on savait bien que la publicité est une machine à créer de faux besoins et qu'elle fourvoie l'individu. Vous voyez où on en est aujourd'hui.

On en est arrivé à la télé réalité où il s'agit de pratiquer la délation : « C'est lui qu'on n'aime pas ». « Pourquoi vous ne l'aimez pas ? » « Je n'aime pas sa tête ». C'est absolument fascinant. Ce n'est pas parce que t'as faux à un QCM ou à des réponses que je te sors du loft, c'est parce que je n'aime pas ta tête.

On voit aussi que la vie privée est ainsi étalée en public. On est dans "Big Brother". La vie privée doit être montrée en public ! « Qu'est-ce que tu fais tout seul ? Pourquoi tu ne te montres pas ? Tu dois être louche. Toi, tu dois être louche ! » Si ce n'est pas de la violence ça ! Dans les cités françaises, les jeunes entre-eux ont ce qu'ils appellent des dossiers : « Oui, j'ai un dossier sur toi ! ». Cela veut dire que je sais des choses sur toi que tu n'aimerais pas que tout le monde sache. J'ai un dossier sur toi. Comme avec la gestapo. C'est une expression qu'ils utilisent constamment, notamment par rapport aux filles. Le grand jeu de ces jeunes-là, de mes élèves, c'était par exemple de savoir si les filles portaient des strings. Donc, ils étaient tout le temps en train de détecter si elles en portaient. Alors évidemment, elles avaient la parade, elles mettaient des pulls autour de la taille. C'est bien une violence colossale ça ! Surtout à 17 ans quand on découvre sa féminité et qu'on est dans un lycée où la féminité est étouffée, broyée. Ça finit par des viols en meute.

Je parle donc de violence. J'en parle concrètement avec vous. « Est-ce qu'elle a un string ? ». Si elle a un string, c'est qu'elle n'a pas de vertu. Et il y a une sorte d'hystérie à propos de la vertu. Je parlais à un inspecteur académique de Marseille qui disait que le nouveau jeu à Marseille, dans les quartiers chauds, c'est de condamner les filles qui n'ont pas de vertu. Qu'est-ce que ça veut dire ne pas avoir de vertu ? Ces filles sont condamnées par la communauté. Elles sont mises dans des caddies, on met le feu au caddie et elle dévalent les pentes. On leur fait dévaler la pente. Il y a une sorte d'hystérie par rapport à ça.

Les femmes se font tabasser dans les banlieues, c'est réel. Le féminisme s'il doit renaître ne pourra renaître qu'en banlieue. Parce l'urgence du féminisme, presque l'urgence de vie et de mort, se situe en banlieue où la violence est bien réelle. Comment se fait-il que tout d'un coup des adolescents, à dix, prennent une fille non consentante et la violent à tour de rôle ? Ça rappelle évidemment une situation que ces jeunes connaissent bien qui est le film pornographique où la fille est toute seule avec dix partenaires tout autour. C'est la même situation. Vous voyez l'impact des images ! Des images qu'on laisse voir.

La publicité, on la laisse voir. Il y a une absence totale d'autodiscipline de la pub. Le bureau de vérification de la pub est un bureau corporatiste en France. Ce sont donc les publicitaires eux-mêmes qui jugent si la pub de leurs confrères est bonne ou pas. Donc il n'y a aucune vérification et on a ainsi des pubs d'une abjection phénoménale envers la femme. Il y a trente ans, on n'aurait pas pu mettre des pubs comme ça. Il y en a où la femme est couverte (et je parle bien d'une publicité grand public !) d'une crème blanche et onctueuse qui évoque évidemment le sperme. A côté, il y a les magasins Leclerc qui testent pour nous la crème solaire. Il y a une autre publicité où la femme s'apprête à nous montrer ses fesses en se déshabillant. Evidemment, ce sont toujours des femmes sublimes retouchées par Photoshop,

des femmes inatteignables,. On peut imaginer la frustration sexuelle pour des jeunes de quatorze, quinze, seize ou dix-sept ans qui savent qu'ils ne pourront jamais avoir une femme comme ça. De toute façon, elle n'existe pas. Il y a les fesses de bidule, les seins de machine, la tête de truc. Et elle dit : « Je suis vierge et vous ? ». Et elle s'apprête à nous offrir son corps. Imaginez l'impact sur des jeunes dont les parents n'ont pas le même formatage, qui viennent de pays où c'est un peu condamnable, où il y a une pudeur qui n'est pas la même qu'ici. Imaginez la mère qui est devant la télé et qui regarde ces pubs...

D'où les réflexions de mes élèves qui disent :« Pour nous, les femmes blanches c'est toutes des filles légères parce qu'elles offrent leurs fesses pour des yaourts ». J'ai eu ces remarques au cours. Parce qu'ils prennent tout pour argent comptant. Il n'y a pas de distance. Ils ne connaissent rien de la sexualité, donc il n'y a pas de distance. Voilà comment la télé formate la jeunesse. C'est du formatage. Et nous sommes tous complices de ça. Peut-être pas dans notre vie individuelle mais quand même.

Le féminisme commence quant même à s'éveiller. "Ni putes ni soumises ! ". C'est le nom d'un mouvement féministe en France. Il n'y a pas encore de relais au niveau de l'administration. C'est extrêmement difficile pour ces associations de s'organiser. C'est qu'il n'y a pas de volonté politique. Parfois même, ce serait plutôt des bâtons dans les roues. Ne dites pas que c'est par hasard. Il y a pourtant un réel enjeu là-dedans ! La publicité et la télévision provoquent de réels formatages et touchent toutes les dimensions, tout le symbolisme, la représentation de la femme, tous les domaines de l'existence.

A côté de cela, on a les parents. On ne peut pas penser aujourd'hui l'école sans considérer les trois grands pôles de l'éducation que sont l'école, les jeunes eux-mêmes et les parents. Ces derniers ont une responsabilité énorme. Combien de parents n'auraient pas dû avoir d'enfants parce qu'ils ne savent pas les élever. Doit-on leur apprendre à élever leurs enfants ? Et c'est réel ce que je dis. Avant, la contraception permettait au combat féministe de revendiquer dans le chef des femmes la possession de leur propre corps. Aujourd'hui, le combat féministe lié à la contraception est un combat caduque parce qu'il y a eu l'apparition du sida dans les années 80. Avec le sida, la contraception est repensée parce qu'on utilise le préservatif pour se protéger du sida. Et donc l'idée de prendre la pilule (avec l'idée de libération de la femme) est un peu caduque et n'a pas été transmise aux nouvelles générations. Les féministes de l'époque ont cru leur combat acquis et n'ont pas transmis les messages aux générations suivantes qui, au lieu de cela, ont été matraquées par la pub.

Et qu'est-ce qu'on voit de l'image de la femme dans la pub ? On voit deux images. Soit tu es une bonne mère de famille, soit tu es une prostituée. Ce sont là les deux images de la femme. Et la jeune fille qui veut se projeter, qu'elle image a-t-elle de la femme? Il n'y a en pas. Est-ce qu'on va parler de Germaine Tillon ? Demandez à des adolescentes, elles ne connaissent pas Germaine Tillon. Louise Weiss ? Inconnue ! La même chose pour les grands. Les grands hommes, comme on les appelle. Mais il y a aussi de grandes femmes dans le lot. Inconnues au bataillon. On ne leur donne pas ces repères. Donc la jeune fille pour savoir ce qu'elle veut faire plus tard, elle est obligée de regarder ce que la société lui propose. Et ce que la société lui propose, vu que la politique est complètement absente et que l'école est totalement putréfiée aujourd'hui, se limite à deux destins, les plus réactionnaires qui soit : la fille légère qu'on voit dans la pub et qui s'affiche totalement dévêtue ou la bonne petite mère de famille. En Italie, ça culmine particulièrement. A la télévision italienne, ils sont très forts pour ça . On a la prostituée en strings qui vend des bagnoles ou la maman qui fait les pâtes. Comme il faut quant même se donner une petite morale, ces deux images sont entrecoupées avec des pages sur le pape et le vatican.

Quel modèle intellectuel donne-t-on aux filles aujourd'hui ? Aucun. Quel modèle politique, quel modèle d'engagement ? C'est une pénurie totale. Arrêtons de croire que c'est un hasard. C'est que nous sommes dans une société patriarcale et que les garçons n'ont pas du

tout intérêt à donner leur pouvoir. Parce qu'on a un réel pouvoir, je vous le garantis. Du point de vue du logement. Du droit, de la politique. Vous savez que les femmes gagnent 20 % de salaire en moins, à poste égal, que les hommes. C'est ahurissant. Dans les postes à haute responsabilité des 1271 entreprises françaises, il n'y a que 6 % de femmes. Même si c'est masqué avec des prétentions à la parité, c'est une situation barbare. Parité qui n'est en tout cas jamais appliquée.

On est dans un système, dans une vague réactionnaire. Le mouvement de 68 a fait machine arrière. Le féminisme qui était très bien parti, se casse la figure et est obligé de renaître dans des conditions de violence faite à la femme. On est en présence d'un mouvement réactionnaire. Evidemment, on stigmatise la société. On dit que c'est la faute aux fils d'origine maghrébine. Il y a une sorte "d'islamaphobie".

Mais on sait très bien que le fait d'être violent n'est pas une question de religion, d'ethnie ou de culture. C'est avant tout une question de misère sociale. Je ne dis pas qu'il n'y a pas d'autres facteurs qui jouent, mais les autres facteurs sont plutôt des prétextes. Il y a aussi de bons français qui frappent leur femme.

Ce qui m'intéresse c'est de voir la transmission que les parents peuvent donner, c'est d'apprécier la construction de la "symbolique ensemble". Là aussi, on ne fait pas le poids, tout comme les profs ne peuvent pas faire le poids dans les conditions qui leur sont données par rapport à la télévision, dont l'impact est sans commune mesure, dont le programme est suivi par tous les jeunes. Ils parlent de ça dans les cours de récré. Ils parlent aussi de tel ou tel prof. Mais, d'abord, ils parlent de la télévision. On ne peut pas faire le poids. C'est un combat inégal. On ne peut pas faire le poids par rapport à ce matraquage de la symbolique de "l'image culte".

Comment recréer la symbolique ? Je pense qu'une des solutions essentielles, c'est justement de travailler sur l'idéal. Je pense que le but de la politique certes est de parler du possible. Mais même quand la politique parle du possible, ça peut rester une politique purement gestionnaire. Aujourd'hui, nous vivons une véritable sinistrose de la politique, une dépolitisation massive, une perte totale des repères, et même une perte du sens de l'existence. La dépolitisation vient du fait que la politique s'est coupée de deux choses : la morale et l'idéal. Les nombreuses affaires politiques ont totalement discrédité la politique. Il y a une santé à se refaire. Il est urgent qu'il y ait une nouvelle classe politique pour mettre du sang neuf et redonner une vraie moralité à l'action. L'exigence de moralité est énorme. Et au bout du compte, il y a l'idéal.

Nous sommes dans un combat idéologique et je pense que les professeurs ont tout intérêt à comprendre que le conflit d'aujourd'hui est un conflit idéologique sur le monde qu'on aura demain. On doit comprendre que la déliquescence scolaire, que le fait que les écoles de banlieues défavorisées sont "scolaricide", tue l'école, tue la matière, tue la discipline.

Ici aussi, on observe un système.

L'école de la république (en France) doit former le citoyen. Il y a en effet un réel intérêt à avoir des citoyens à part entière qui prennent les manettes de l'économie. Mais à côté de cela, on accepte qu'il y ait des "sous-citoyens" sur strapontins qui n'auront aucun moyen d'accéder aux postes favorisés. On aura beau leur mettre des bourses ou des petites discriminations positives ou de prendre un tel et dire : « Vous voyez, qu'un fils d'origine maghrébine peut réussir à s'intégrer ». On n'en fait au fond qu'un coup de pub.

Car la "pubtréfaction" touche tous les domaines. Elle touche le cerveau bien sûr. La pub touche le cerveau. Il y a un conditionnement, un entraînement mental. Cela touche la politique. La pub tue la politique. Il suffit de voir comment le mot liberté est utilisé dans la pub. Et aussi le mot bonheur et le mot vie. La vie vaut quelque chose avec truc ou machin. L'amour, le bonheur dépend de bidule.

C'est bien une vraie dépolitisation. C'est surtout une atomisation de la société. On pleure sur notre individualisme. On déplore de ne pas arriver à créer du lien. Mais regardez la pub et, au-delà, la société de concurrence dans laquelle nous sommes et qui s'entretient elle-même à travers ses messages de propagande. Nous sommes face à une véritable dictature commerciale. Il ne faut pas avoir peur des mots. C'est une véritable dictature ! Qui endoctrine tôt, dès la jeunesse. Aujourd'hui, il y a les chaînes thématiques. C'est génial pour la pub. Ils savent exactement quelle cible ils vont avoir dans leur ligne de mire. Vous mettez des petits bouts de choux, tout frais qui n'ont encore rien dans la tête et vous les matraquez de pub qui vont leur dire : « Ecrase tout le monde. Il faut que tu aies ce jouet. Tu vas avoir le bonheur si tu as ce jouet. ». Le bonheur ne consiste qu'à posséder tel jouet ou tel machin . C'est un vrai formatage intellectuel. Cette idéologie de concurrence, de sauvagerie ; ce retour de brutalité, cette absence du droit et de la justice, se fondent sur l'individualisme, sur le cynisme.

J'ai eu de beaux débats avec d'éminents sociologues consensuels qui me racontaient que l'individualisme était le mouvement naturel de la démocratie. Comme si la démocratie avait une histoire. Elle naît dans l'euphorie d'une révolution et elle meurt peu à peu parce que il y a l'individualisme. C'est chacun pour soi. Il faut arrêter de délirer.

Heureusement quand on donne l'exemple de la publicité et du matraquage intellectuel qui plaque notre jeunesse au sol, on comprend que l'individualisme n'est qu'un projet de société comme un autre. C'est le projet marchand. Les marchands ont tout intérêt à ce que les liens entre les individus ne passent que par une médiation à travers "bidule". Et le bidule, ça peut être pour l'amour tel téléphone portable ou tel shampoing qui va vous rendre aimable par rapport à votre chérie. La dimension amoureuse est ainsi totalement reprise dans la pub. Alors qu'elle devrait s'articuler sur la notion d'abandon, qui est un enjeu crucial à mon avis. Nous avons affaire à une jeunesse formatée par la pub qui ne peut plus s'abandonner.

La pub montre beaucoup de surf, de ski, de nage, de fraîcheur, d'éclaboussure. Dans la pub, les corps flottent dans l'air. C'est l'abandon. C'est la matérialité de l'abandon. Et on dit : « Ah, il s'abandonne ! ». Ca "respire" et tout ça pour bidule ! Il prend une douche. On a l'impression qu'il fait un safari, au milieu des lions. Les corps sont superbes. C'est l'abandon. C'est l'opposé du mec qui est face à la télé complètement avachi qui bouffe la pub. On a deux mondes différents, le monde idéal, sorte de caverne platonicienne, un monde d'illusion et puis, le monde réel. C'est pareil pour les femmes. On voit les femmes d'une beauté incroyable et puis, on voit l'opposé. A chaque fois on compare notre réel avec l'idéal. On en meurt. On meurt de cette illusion. Et on comprend bien que l'abandon est le marché de la Pub. Donc je pense que le premier acte fondateur d'une résistance par rapport à tout ça, c'est sans doute l'association. Mais avant ça, comme dans toute révolution ou résistance, il faut que ça parte d'un combat entre soi et soi. Parce que la pub attaque ce champ. Et le combat entre soi et soi, consiste pour chacun à retrouver l'abandon, la capacité du don gratuit et désintéressé à l'autre.

Sommes-nous doués pour cela ? Sommes-nous capables de véritables entraides, de véritables abandons. Si vous n'êtes pas capables de cela, vous aurez beau faire toutes les réunions que vous voudrez et créer tous les comités que vous voudrez, il y aura des crispations, il y aura de la jalousie, il y aura de la défiance, il y aura de la comparaison.

Le premier combat c'est bien d'être capable d'abandon, de don gratuit, d'élan. C'est d'avoir le feu sacré qui est quand même, en principe, le propre de la jeunesse. Parce par rapport à une jeunesse mollassonne et moribonde comme on a aujourd'hui, et qui zappe ; l'esprit de la jeunesse est une conscience zappante. Quand les profs les emmerdent, ils demandent : « Hé, elle est où la télé-commande ? ». On a l'impression aujourd'hui de devoir faire un show parce que sinon, ils ont envie de zapper. C'est à la fois la passivité totale, la résignation et l'envie de changer. C'est l'absence d'effort qui est viscéralement intégrée en eux comme une vraie valeur, comme une réelle idéologie.

Bien sûr que la démocratie n'est pas dans cette logique-là. Elle ne débouche pas directement sur l'individualisme. L'individualisme est le produit d'une démocratie dévoyée où le pouvoir a été confisqué par un système de représentation qui ne fonctionne plus et où les gens ne se reconnaissent plus dans les décisions. L'écart entre les élus et le terrain se creuse chaque jour. Sans parler de l'écart entre ceux qui possèdent et ceux qui possèdent pas. On a donc une démocratie à deux vitesses qu'il faut mettre en parallèle avec une école à deux vitesses qui, elle-même, se trouve dans la logique d'un système discriminatoire.

Il faut toujours regarder l'Amérique. Ils y ont de l'avance sur nous. Ils montrent une sorte d'arrogance qui est charmante au fond parce qu'elle nous permet de nous éclairer. Chez nous, on pense bas. La culture française est un peu dans l'hypocrisie. On ne souhaite pas trop expliciter. Chez eux, c'est carrément l'inverse. Il y a le cynisme du patron, par exemple, qui va dire : «Oui, tu es viré. Tu ne sers à rien ». On ne rencontre pas de réelle réticence devant ce discours.

Une grande conférence s'est tenue avec 500 spécialistes mondiaux, à Atlanta, je crois. Le constat était terrible. Sachant que 20% de la population mondiale suffit pour maintenir l'économie mondiale à son niveau ; que va-t-on faire des 80 % qui restent ? Tous les plus grands sociologues, philosophes, intellectuels de la planète entière ont planché là-dessus. Si on n'est ici pas dans le cynisme ! Ils ont voté des solutions entre-eux. La solution qui est sortie et qui a été estimée comme étant la meilleure, elle vient de Zbigniew Brezinski, ancien conseiller du président Jimmy Carter aux affaires nationales. Ils ont dit : « On va donner à ces 80 % excédentaires, qui ne servent pas à grand chose dans l'économie, un cocktail de divertissements abrutissants afin qu'ils oublient leur frustration ». Le pain et les jeux. On est dans un système qui donne du pain et des jeux à ceux que le système juge totalement non productif. Quand on a cette clef-là, exprimée par les plus hautes autorités, on comprend ce qui se passe avec cette jeunesse des banlieues.

On a affaire à un programme de décervelage totalement planifié par le système capitaliste. En ouvrant la télé, on voit cela. La télé, c'est la vitrine, c'est le symptôme, c'est la propagande. Dans toute idéologie, il y a besoin d'une propagande et elle passe par là. Par la télé. Nous avons un système qui atomise les individus, qui fait en sorte que malgré le bac, malgré le diplôme, on ne produit pas des bourins mais des jeunes qui n'ont rien dans la cervelle. Il faut penser à ça ! Certains de mes élèves, je ne pensais pas du tout qu'ils allaient avoir le bac. Ils l'ont eu. Tant mieux pour eux. Ils n'étaient absolument pas du niveau voulu mais l'inspecteur de l'académie dit qu'il faut augmenter les chiffres, qu'il faut 80 % de réussite au bac ! On met donc la pression pour faire passer des élèves, ne serait-ce que de classe en classe. Aujourd'hui, ce sont les parents qui peuvent mettre la pression et les professeurs ne peuvent rien dire.

Dans certaines écoles prestigieuses comme science-po en France, on prend deux ou trois petits banlieusards avec un tuteur pour dire : « Regarder, ça marche ». Alors que science-po ne fait que de s'embourgeoiser depuis dix ans ! On n'y trouve que des fils de bonne famille avec une bonne formation. Et pourquoi ce type d'école s'embourgeoise-t-elle ? C'est simple, en imposant l'anglais comme épreuve au concours. On sait bien que ce sont les stages à l'étranger qui permettent de bien parler anglais. En se basant également sur la culture générale et on sait bien aussi qu'il faut avoir des parents assez balaises pour être à niveau dans ce domaine-là. Par contre, les exigences ont été revues à la baisse pour les mathématiques et les sciences, des domaines dans lesquels on peut avoir des chances égales.

Les coefficients désormais utilisés font que ce type d'école s'embourgeoise profondément. Pour faire une discrimination, on noie le poisson, en acceptant deux ou trois banlieusards de façon artificielle. Ce qui permet de dire : « Regardez, on les aide ». Ce système anecdotique peut être observé à tous les niveaux.

Face à ce système idéologique, et pour retrouver la capacité d'abandon, d'élan, il faut tout d'abord construire une autre idéologie. Cela ne viendra pas des intellectuels. Ce serait du dogmatisme. Il faut que cette nouvelle idéologie vienne de la jeunesse. Parce que la première victime, c'est elle, c'est la jeunesse. Et il se trouve que cette idéologie est déjà en place.

Par exemple, partout sur la planète terre, des gens sont descendus dans la rue pour dire non à la guerre. Cela ne s'était jamais vu. C'est incroyable. Des millions de gens sont descendus dans la rue pour dire non à la guerre. Ce qui est extraordinaire, c'est de voir comment les idées libertaires sont dans l'air du temps. C'est une vraie aubaine. Nous avons des jeunes qui aujourd'hui parlent d'internationalisation. C'est encore brouillon, c'est encore à un stade où il y a plein de courants différents. N'empêche qu'on a une construction idéologique tout à fait viable. Nous avons des jeunes qui essaient de penser à une autre façon de concevoir la famille, à une autre façon de concevoir le couple, les enfants.

Nous avons un système idéologique qui se met en place. Aujourd'hui, il est évidemment complètement écrasé par les médias qui n'ont pas intérêt à ce que ça se propage. Parce que les médias sont eux-mêmes putréfiés pour la plupart, c'est-à-dire qu'ils dépendent des pages de pub et que c'est très dure de critiquer la pub par rapport à cela. Dans ce système, nous voyons donc apparaître des idéologies, comme des anti-corps qui se mettent naturellement en place pour essayer de sortir de là .

Il faut repenser l'école. Evidemment ! Il faut réformer l'école. Evidemment ! Il faut plus de mixité. Car il faut commencer par comprendre que tout cela est voulu, planifié, non pas parce qu'il y a un complot mais parce qu'on a un système pensé comme inévitable et qui à mon avis est fortement critiquable et conduit nos vies à l'impasse et nous mènent droit dans le mur.

Je vous remercie et j'attends vos questions.

Marie-Claire DIEU :

Je pense qu'on doit un peut digérer. Digérer parce que ça a été vite. Parce que c'était dense. Parce que c'était interpellant. C'est pourtant bien notre réalité, notre "télé-réalité" oserais-je dire?

Question :

A propos de la violence, j'ai vu récemment qu'un jeune de banlieue avait publié un livre intitulé "Mémoire d'un salaud ". C'est l'histoire d'un gars qui est allé en prison, est devenu un dealer assez important de sa banlieue et a participé à des "tournantes". Il a aussi vraiment maltraité sa compagne. Deux journalistes ont recueilli ses souvenirs. Je voulais savoir ce que vous pensiez qu'un tel livre soit mis sur le commerce. Cette personne témoigne à visage caché et demande qu'on ne le juge pas, se posant en victime, disant que s'il en est arrivé là, c'est à cause de la cité. Pour ma part, j'ai toujours vécu en cité, en zone franche. Ce n'est pas parce qu'on vit en cité qu'on ne peut pas s'en sortir. Ce livre est très fataliste. Je voulais vous demander si un livre comme ça ne pouvait pas engendrer une certaine violence ?

Vincent CESPEDES :

Si vous évoquez la censure, je suis absolument contre. Je suis pour le fait qu'on dise tout et qu'on publie tout, y compris les thèses les plus extrémistes. Mais que ça fasse débat après et que la société tranche. Moi je suis contre la censure. Absolument. Par contre, à mon avis, ils ne liront pas ce livre. Ce livre ne fera pas beaucoup d'émulation. Maintenant, il

faut voir comment les médias le traitent. Car, vous le savez, le destin d'un livre, dépend aussi de la manière d'être traité par les médias. Si c'est racoleur, par exemple...

Mon propos n'était pas du tout de victimiser la délinquance. Je veux simplement montrer qu'en amont il y a toute une infrastructure qui la permet, et dans un livre que j'ai écrit, je précise bien que cette délinquance-là est entretenue dans les conditions que j'ai exposée parce qu'on a intérêt à focaliser l'attention sur les banlieues. On oublie la violence que nous subissons tous et qui n'est pas forcément de la faute à Rachid ou à Mohamed. Il y a une réelle violence. Elle est partout. C'est la violence du système. Il s'agit d'une perte totale de repères chez ces jeunes-là et je pense qu'ils sont sincères. J'irais même jusqu'à dire qu'ils sont malins. Ils disent, alors qu'ils ont commis un viol en meute : « Je ne pensais pas que c'était mal ». Et je pense que c'est sincère chez eux. C'est gros de dire ça, mais c'est qu'ils n'ont pas de repères entre le bien et le mal. Ils sont tellement dans un cynisme permanent. Je n'ai pas beaucoup parlé du cynisme. J'ai évoqué la vanne mais le cynisme c'est un système de relation, encore une fois publicitaire. Le premier véhicule du cynisme, c'est la publicité. On est tout le temps dans un système de violence mais avec le sourire : « Je vais t'avoir ! ». C'est de l'ordre de ce cynisme là. Il ne faut pas oublier que ce mot vient d'une racine qui veut dire chien. On évoque donc le fait de manger de la viande crue et de mépriser l'humain. Le cynisme est tellement affligeant dans ce "parcage" humain là, qu'il y a une totale absence de repères. Alors je pense qu'une solution par rapport à ça, c'est de provoquer un débat. C'est de "faire débat". C'est de parler. Je pense que cela peut être intéressant de récupérer ce livre et d'en faire une vraie logique de débat. Et surtout, il faut comprendre qu'aujourd'hui, on a une jeunesse à éduquer. Ce qu'il faut retrouver, c'est des liens de voisinage. On a totalement perdu les liens de voisinage et hélas les affaires brûlantes qu'on voit au J.T. ne donnent pas envie de confier nos enfants au voisin parce qu'il y a une sorte de paranoïa par rapport au voisin. Nous sommes tellement dans une croisade antisociale aujourd'hui ! L'individualisme, ce n'est pas un individu, plus un individu, plus un individu. Ça n'existe jamais ça ! Il n'y a pas que des célibataires. L'individualisme, c'est une famille, contre une famille, contre une famille. Il faut savoir que l'individualisme se construit autour de la cellule familiale. D'où l'hystérie du marché et de la représentation de la vie qui dit qu'on ne peut avoir une existence qu'en famille, qu'en étant marié, avec un gosse au minimum. On vous donne, en tout cas, des points si vous êtes mariés. Et si, en plus, vous avez la chance d'être handicapé, vous avez beaucoup de points. Là, on voit le cynisme de l'institution ! La violence est dans l'institution. Et les célibataires sont saignés aux quatre veines. C'est très cher d'être célibataire. L'état favorise le mariage. C'est une logique de pacification de la révolte.

Pour pacifier la révolte, on peut abrutir les gens, on peut en faire des travailleurs jetables et des gogos complètement conciliants mais on peut aussi les "coupler", les mettre en couple. C'est vraiment une prison mutuelle. Je ne parle pas du couple heureux bien sûr. C'est intéressant de voir le parcours d'un délinquant comme cette personne que vous évoquez. C'est simple, ils font plein de bêtises, ils font plein de délits, peut-être des crimes même et ensuite, ils se marient, ils ont des enfants, et pouf, tout s'arrête. Il y a beaucoup de cynismes de la part des politiques par rapport à cela. C'est de dire : « Attendez qu'ils se marient, et ça ira mieux ! ».

C'est intéressant de voir qu'on attend une pacification par le système-même, qui fait que, grosso modo, nous avons tous tendance à penser pareil, à manger pareil, à dormir pareil. ? Il y a bien un conformisme assez spectaculaire. Avant, on parlait de complexité. Je pense que notre monde se simplifie dangereusement. Il y a vraiment une pensée unique qui s'installe de plus en plus. Il y a une simplification de plus en plus grande.

Alors, je pense que l'essentiel c'est le débat. On peut "détourner" un livre, on peut en parler. Il faut que ça fasse des "barres", un livre comme ça. Il y a certainement des phrases

clefs. On ne doit pas en parler comme d'un exemple. On ne doit surtout pas parler de cette personne comme d'une victime. Il faut que la loi s'applique.

Pour dire à quel point ils sont largués, c'est qu'ils ont quand même une morale. Ils vont par exemple prendre une nana et la violer. Pourtant, de leur point de vue, ils ont une morale, une morale qui leur est propre, mais une morale. Naturellement, elle ne correspond à aucune réalité.

Mais comme il y a quelque part la volonté de montrer : « Moi, j'ai une morale », on peut travailler sur cela. L'important, c'est de donner des repères à cette jeunesse qui n'en a plus. Parce que les repères sont massacrés à concurrence de quatre heures par jour et parfois plus. Ce qui fait que les profs n'ont plus la possibilité de rivaliser. L'élève désapprend le soir-même devant son poste de télé ce qu'on lui a appris le matin. C'est ça la réalité. C'est ça le problème !

Question :

J'ai la chance de fréquenter des jeunes qui viennent me dire : « Vous vous rendez compte, on a fait une publicité qui compare Che Guevara et une voiture ! ». Ce qui est chouette, c'est que ces jeunes me disent ensuite qu'ils voudraient disposer d'un car pour aller à Bruxelles et manifester contre la guerre. Ils sont, par ailleurs, très intolérants vis à vis des autres, des jeunes des banlieues. Il y a donc une contradiction profonde dans leurs comportements et dans leurs discours. C'est devenu un comportement fascisant d'une élite vis à vis d'animaux (et ce sont les termes qui sont utilisés). Je me demandais comment casser la logique. Parce que s'il y a un mouvement et une résistance qui se met en place, elle reste dualisée. Et à un moment donné, il faut pouvoir casser le mur pour améliorer le monde autrement que par des cotas. La question est aussi posée à Pierre Waaub.

Pierre WAAUB :

Par rapport à ces murs d'incompréhension, j'ai une réponse qui est toujours un peu la même. Je pense, qu'en tant qu'enseignant, on a une fonction dans la société et qu'on doit la jouer, qu'on doit l'accepter mais pas comme une évidence, plutôt comme un combat. Moi, ce que j'aime bien dans ce que je viens d'entendre c'est qu'il y a un combat à mener. C'est vrai que c'est un combat idéologique et que, par exemple, lorsqu'on nous bassine avec des questions d'égalité et de démocratie, on ne doit pas prendre ça comme une évidence de la société. On doit voir la société comme elle est et donner des armes aux jeunes pour qu'ils puissent se positionner là-dedans. Donc je pense, qu'en tant qu'enseignant, on a effectivement des choses à dire sur ces questions-là. Par contre, je pense aussi qu'on doit les dire à partir des apprentissages et que c'est comme ça qu'on mettra ces jeunes peu à peu dans la position de se construire des repères, de se construire une idéologie qui sera la leur et non celle qu'on leur a dit d'avoir.

Le problème d'aujourd'hui dans l'école, c'est effectivement cette dualisation. Il y a des écoles dans lesquelles on travaille cela et les jeunes qui fréquentent ces écoles vont réussir et ils sont effectivement prévus pour le "bon format". Et puis, il y a ceux pour qui on a renoncé. Le système scolaire en Belgique est organisé ainsi. On est dans la même logique, je suis d'accord avec cela.

Vincent CESPEDES :

Je ne sais pas trop où vous en êtes en Belgique par rapport à la France. En France, il y avait d'abord un rejet par rapport aux banlieues et puis subitement à partir d'un film qui

s'appelait "La Haine" de Mathieu Kazovist en 95, la banlieue est venue à la mode. Vraiment à la mode. C'est-à-dire que ceux qui faisait la mode vivaient en banlieue. Et à partir de ce moment-là, une sorte de fraternité est apparue ; alors que c'était un vrai rejet au départ. Oui c'était des animaux, etc...

C'est venu à la mode parce que d'abord ils ont compris qu'ils sont mangés à la même sauce publicitaire. Et puis aussi parce que dans la banlieue, il y a tout de même une chance énorme. Les jeunes qui y vivent ont la pêche. Ils ont une pêche de folie. Parce que quand vous vivez, - et c'est physiologique cela -, quand vous vivez dans les conditions qu'ils connaissent, vous êtes tout le temps dehors, vous bougez beaucoup. Et vous avez une rage terrible à l'intérieur qui peut conduire certes à des dérives mais qui vous donne aussi une sorte d'ardeur à l'intérieur qui vous entraîne dans le mode de la contestation ou de la violence parfois. Comme je le disais, de façon un peu provocante, c'est une violence qui, pour le coup, est une violence réactive tout à fait louable.

Dans le lycée où j'enseignais et où se retrouvaient ces jeunes-là, on donnait beaucoup d'argent parce que c'était une zone sensible. Que faisait-on de cet argent ? On achetait des postes informatiques pour surfer un peu sur le net et pour rédiger des papiers dans le but qu'ils soient employables avec bac + 1 ou même juste après le bac, c'est-à-dire sans aucune formation réellement utile. Par contre, il n'y avait pas de cours de récréation. Imaginez alors des jeunes de 17 ans, assez athlétiques sans cours de récréation, obligés de rester dans les couloirs. Imaginez ce que ça donne ! Alors, bien sûr, on constate qu'une vitre est cassée. Je ne veux pas victimiser une nouvelle fois, mais là aussi, c'est la répartition budgétaire qui veut cela. Je pense qu'on a un peu d'avance par rapport à vous. L'essentiel est de constater l'état d'indigence de la banlieue est de montrer que l'individu qui vit là ne deviendra pas nécessairement délinquant mais aura, en tout cas, un "mal de vivre" phénoménal. Ce "mal de vivre" s'extériorise notamment par rapport à ce qu'on appelle le délit de faciès. J'ai pu assister à des contrôles de police qui sont d'une violence innommable. Et ce n'est pas une violence raciste. On pourrait penser que les policiers qui, tout d'un coup, contrôlent Rachid, vont avoir un comportement conditionné par le fait qu'il est arabe. Mais pas du tout, il s'agit bien d'une violence policière pure, la violence de celui qui a le petit pouvoir et qui va vouloir l'imposer. On est ici encore dans une logique de misère par rapport à celui qui a le pouvoir. C'est éternel. C'est présent depuis que l'homme existe. C'est extrêmement violent parce que des contrôles comme ça, ils en ont parfois presque tous les jours.

Et cela se passe partout, même où on ne s'y attend pas, comme dans les halls d'immeuble. Les conditions dans les halls d'immeuble ; il faut voir ce que c'est. Il y a des tags. Tout s'engendre. Un hall d'immeuble en banlieue, c'est quelque chose ! Aujourd'hui, on les mets en prison, tout simplement. Carcosi a fait voter une loi qui veut qu'on mette en prison des jeunes qui sont dans le hall d'un immeuble et qui parlent. On les met en prison ! Des jeunes de quatorze ou quinze ans. Il y en eu six récemment. Ils sont en tôle parce qu'ils parlaient dans les halls d'immeuble. Evidemment comme les policiers se disent que ces jeunes vont être violents, ils débarquent avec une arrogance telle que les jeunes réagissent et que, du coup, il y a forcément des conflits. Cela dégénère tout de suite. Il faut expliquer ça.

Il faut dire à cette jeunesse dont vous parliez qu'elle est favorisée. Effectivement, elle est favorisée. Mais ça ne lui donne pas du coup le droit de cracher sur ceux qui ne le sont pas. Au contraire, ça donne le devoir minimal de fraternité. C'est ce qu'on apprend quand on est sain et quand les parents sont sains. C'est la seule règle qu'ils ont à apprendre à leur fils ou à leur fille. C'est la seule règle : « Tu dois aider le plus faible que toi ». C'est la seule règle minimale. Et, aujourd'hui, qu'est-ce qu'on voit ?

Regardez cette émission qui s'appelle le maillon faible. Si tu es le maillon faible : « Au-revoir, je t'élimine ». Avec tout la symbolique qui consiste à éliminer quelqu'un du jeu.

C'est-à-dire que le faible, c'est celui sur lequel on tire, c'est celui qui est passé à tabac. Nous sommes dans une logique diamétralement opposée au bon sens. Il s'agit donc vraiment dans tout, dans toutes les dimensions, de rétablir la logique minimale de la solidarité. Comment voulez-vous faire solidarité, faire "famille" si le but c'est d'éliminer le faible ? Vous savez, quand je mets une mauvaise note à un élève, c'est comme si je disais : « Tu es le maillon faible, au revoir ! ».

Voilà la vanne qu'ils lancent à l'élève concerné. Ça rentre en eux. Ce sont des valeurs qu'ils acquièrent. Donc c'est un travail sur les valeurs qu'il faut mener. Il faut revenir à des valeurs qui "fassent société".

Question :

Tout ce que vous avez dit me conforte malheureusement dans mon idée que le monde est vraiment très mauvais. Je dis malheureusement parce que quelque part on recherche tout le temps un peu de positif. Ce matin, on était en groupe et on est arrivé à une sorte de phrase qui a tout conclu qui est une question que je vous pose à chacun parce que je pense que vous avez chacun des éléments de réponse : « Est-ce que éduquer n'est pas déjà une violence en soi ? ». On parle de la pub et de ses influences. Et de sa violence. Mais dès qu'on est en famille, c'est un peu pareil. On a donné un exemple. Quand on est bébé, tout le monde attend qu'on fasse notre rot autour de la table. Avec insistance. On est content quand bébé a fait son rot. Six ans plus tard, s'il fait un rot à table, il se fera engueuler. Donc est-ce qu'éduquer n'est pas déjà une violence ?

Pierre WAAUB

Je pense qu'éduquer peut constituer une violence.

A l'école, je l'ai dit et je le répète, il ne s'agit pas de faire la même chose qu'à la télé. S'il s'agit de mettre les jeunes en situation de devoir accepter des règles, qu'on leur donne les règles. Mais ce qui est intéressant pour eux, c'est qu'ils comprennent le sens de ces règles : ce que cela peut leur apporter à eux-mêmes et aussi qu'ils réalisent peu à peu qu'ils peuvent avoir une emprise sur ces règles. A ce moment-là, l'éducation devient un apprentissage de la relation sociale non violente. Dans laquelle, je vais refuser d'utiliser le rapport de force qui est le mien, je vais composer avec les autres pour construire une règle qui sera notre règle. C'est notre objectif démocratique.

Par rapport à cette société qui est si moche et si terrible, j'avais aussi envie de réagir. On a tous les deux brossé des tableaux qui sont effectivement assez "hard". Mais c'est justement cela qui devrait être enthousiasmant. Cela devrait ouvrir des portes. Ce qui veut dire que si on ne voit pas tout ça, on peut avoir l'impression de subir les choses et d'être désarmé. Mais à partir du moment qu'on a identifié les cibles, qu'on sait à quel ennemi on a affaire, on peut commencer à travailler. Pour prendre les choses concrètement, de mon point de vue, les enseignants ont les bras qui tombent parce qu'ils identifient la cible sur eux-mêmes. Ils se culpabilisent. Ils se disent qu'ils ne sont pas capables, qu'il n'y a plus moyen de faire quelque chose, etc. C'est-à-dire qu'ils ne peuvent pas voir que les institutions les mettent dans des situations impossibles et, qu'en plus, on peut relier cela à ce qu'on vient de dire. On peut se dire qu'il est possible d'agir. Qu'il est possible de construire, de réagir en tout cas. D'où l'idée que c'est quand même mieux un jeune qui vole une voiture qu'un jeune qui fait un viol en meute. En reconnaissant cela, on a déjà un peu compris où était la cible.

Vincent CESPEDES :

Je dirais que si éduquer doit être une violence, elle doit être une violence d'amour. L'éducation part de l'amour et vous comprenez bien dans quel sens je l'entends, dans le sens du don. Je pense qu'il ne faut pas avoir peur de la violence. C'est un instinct archaïque qui existe. Et heureusement qu'on l'a. C'est ce qui fait qu'on est en vie.

Eduquer, ça peut être apprendre à se faire violence, accepter l'idée de l'effort, vivre le rapport à l'effort. La seule violence légitime n'est pas celle de l'état comme disait Weber mais celle de celui qui se fait violence. C'est sa liberté propre : il s'auto détermine. C'est sa violence par rapport à lui. Et se faire violence du point de vue scolaire c'est d'être attentif. Parfois, on doit se faire violence, parce que c'est rébarbatif. Hé bien, il faut y aller.

Mais on peut dépasser ça, en parlant de gourmandise. Eduquer ça doit être tout d'abord rendre gourmand. C'est pour ça qu'il faut jouer sur la passion, sur l'enthousiasme. Il faut donner envie. Dans certaines autres sociétés, c'est intéressant de voir comment ils éduquent. C'est par gourmandise, avec l'idée que tu n'accèderas à la maturité que si tu es en possession de ta propre existence, que si tu es capable d'être un homme. Sinon, tu es un garçon, tu restes un adolescent qui n'arriveras pas à maturité. Entrer en possession de sa propre existence, c'est jouissif. Il faut comprendre qu'il y a là un réel plaisir. Un plaisir qui n'est pas un plaisir de commerçant, parce que c'est un plaisir à long terme. Ce n'est pas un plaisir immédiat.

Sur le long terme, il y a réelle gourmandise dans le fait d'être maître de son destin. Je commence mon cours de philosophie en leur disant, - et ce n'est pas de la démagogie -, que la philosophie est une des matières principales qui va faire la synthèse entre toutes les autres.

Parce que sinon, vous passez à côté de votre vie. Dans cette matière, vous pouvez travailler le jugement critique. L'objectif premier, c'est de retrouver le jugement critique. La seule immunité par rapport à l'idéologie, c'est de pouvoir l'analyser, la critiquer et la rejeter éventuellement. En tout cas peser le pour et le contre. Et donc cette notion de gourmandise doit être à tous les niveaux. A commencer par la gourmandise du prof qui donne son cours, j'allais dire son corps aussi parce que c'est intéressant de faire une étude sur le corps du prof. Il y a des profs qui sont en mouvement. D'autres qui montrent bien, par la position de leur corps, qu'ils ne sont plus dans la gourmandise. Ils sont dans le devoir et le sacerdoce. Il faut retrouver quelque chose de vibratoire. Là on dépasse carrément la violence ou alors c'est la violence du plaisir. Il faut leur montrer qu'il y a vraiment une énorme jouissance à la clef, celle qui consiste à être mature, à être maître et possesseur de sa vie. C'est quand même la plus belle des récompenses.

Il faut dire aussi que les élèves se demandent : « Mais à quoi ça sert telle matière, ou telle autre, ou telle formule mathématique ? ». Pourquoi ? Mais parce qu'ils sont dans la vision utilitariste que l'idéologie marchande promotionne. Tout doit avoir une utilité, même les relations humaines. D'où l'absence d'abandon. Cela doit être utile. Ça doit être rentable. Les jeunes trentenaires qui ont été formés par la pub ont, dans leurs relations, une obsession de la rentabilité. Ils veulent gérer le temps. A leurs yeux, l'amour, le couple, tout est gérable. Il n'y a pas d'ingérable. Je pense que c'est important de leur montrer que les matières ne sont pas toutes gérables. Apprendre qu'il y a une part d'ingérable, d'incontrôlable, c'est le plaisir. C'est la gourmandise. Un élève va accepter de faire des efforts, de s'élever, s'il sait qu'il en aura du plaisir. Son plaisir. Un plaisir d'abord existentiel qui est celui de se dire : « Je peux signer en mon âme et conscience ce que je dis ».

La philosophie pour moi, mais c'est vrai pour d'autres matières, c'est l'art de dire « Oui » ou « Non ». Si vous dites : « Ben oui » ou « Ben non » c'est que vous n'avez pas réfléchi au "oui" ou au "non". C'est une question d'attitude ! Quand je dis « oui », on sent dans mon attitude physique, cela rejoint le corps, que si on me demande pourquoi je dis oui,

j'aurai des arguments. Parce que j'ai réfléchi. Mais si je dis "Ben oui", il y a ce petit "ben" qui vient comme un réflexe spontané, comme quelque chose que j'érupte. C'est la preuve sonore que je n'ai pas réfléchi à ce que je dis et que je suis dans la spontanéité animale pure.

Et donc arriver à pouvoir dire « Oui » ou « Non », c'est arriver à pouvoir être responsable. C'est arriver à pouvoir regarder les yeux dans les yeux, à pouvoir signer noir sur blanc ce que l'on dit. Et ça, c'est un vrai plaisir. Il faut leur montrer que c'est ça la vraie liberté. Et regardez, écoutez les gens autour de vous. Ils sont souvent dans le "ben oui" ou le "ben non", comme si c'était une évidence, avec comme sous-entendu : « Pourquoi me poses-tu la question puisque c'est évident ? ». Comme si les choses étaient unilatérales. Comme s'il n'y a que du "oui" là et du "non" là. Ce qui reviendrait à balayer l'argument, la critique.

La philosophie, c'est l'art, et je dirais l'intelligence, de pouvoir dire « Oui » et « Non » et d'avoir des choses à dire si jamais, on me dit : « Mais pourquoi ? ». C'est une question d'attitude. Et je pense que la jeunesse a envie de cette attitude-là. C'est la colonne vertébrale droite. C'est les yeux dans les yeux. C'est quelque chose qui est très beau. C'est la responsabilité. C'est être adulte. C'est être dans la responsabilité. Et il y a quelque chose là-dedans qui est proche de la gourmandise dont je vous parlais au départ.

Question :

Je vais rebondir sur l'intervention du jeune homme qui vient de s'exprimer.

Plutôt que de parler de l'enseignement, des professeurs, des étudiants, des parents, etc. ; ne devrait-on pas parler de la relation éducative ? Dès qu'on introduit la notion de relation, il y a au moins deux éléments qui sont interdépendants et qui dans un débat des valeurs démocratiques doivent effectivement avoir la même importance dans l'échange. Peut-être que nous sommes, nous, les professeurs, dépositaires de techniques, de savoirs, de savoir-être et que notre travail, comme les parents, c'est de bien éduquer, c'est de bien "élever vers", sans trop savoir ni où, ni comment d'ailleurs. Il y a donc bien une question de violence quelque-part. Mais à partir du moment que nous discuterons de la relation éducative, sous quelque forme que ce soit, nous pourrons nous positionner en terme d'égalité dans l'échange, pas dans la représentation des positions.

Vincent CESPEDES :

Vous parlez de la relation. Il est évident que la relation professionnelle doit exister. Cela dit, il y a beaucoup de jargon pédagogique qui s'est immiscé dans cette relation-là et qui fait que les profs n'y entendaient rien. Les pédagogues pas d'avantage. Vous savez après 68, des pédagogues se sont auto-proclamés grands savants de l'éducation. Ils ont inventé un baratin pas possible en appelant par exemple un ballon un "repère bondissant". C'est réel ! Il fallait dire un repère bondissant pour parler du ballon de foot en gymnastique. Ou ils appelaient un stylo un outil scripteur. Donc c'est une sorte de délire de jargon au lieu d'indiquer tout simplement qu'il faut respecter l'élève, qu'il faut effectivement être à son écoute ou d'autres choses très simples.

Je pense que du point de vue de l'éducation à la relation, on a deux problèmes. L'un, c'est qu'on n'est pas tellement formé à la pédagogie réelle de terrain. On apprend comment gérer son tableau devant une salle, on n'apprend pas comment faire face à un leader de bande, alors qu'il faudrait peut-être commencer par cela. Il suffit qu'il y ait deux camps dans une classe, on ne peut plus donner cours. C'est ça la base. Il suffit qu'il y en ait un qui parle toujours et le cours est absolument impossible. Et il faut faire face à ça ! Le deuxième problème, c'est que l'école ressemble de plus en plus à une entreprise dans laquelle les

relations entre les personnes s'organisent autour du Proviseur et du Proviseur-adjoint qui gèrent et où on a atomisé la concorde générale entre professeurs.

Je pourrais là aussi vous parler longtemps des mesures visant à atomiser les professeurs, mesures qui sèment la discorde entre les profs . Ce qui est du pain béni pour fourguer une éducation à rabais effectivement.

Question :

Je travaille avec des enfants. Je remarque l'apathie, le cynisme, l'insensibilité apparente qui sont chez eux des façons de survivre dans un environnement totalement destructeur. Je suis d'accord avec vous qu'il faut travailler sur des valeurs qui ne "fasse société". Ce que je pense c'est que cette prise de conscience par le travail peut augmenter la souffrance du jeune, augmenter la fracture avec son milieu. Je me demande dès lors si dans votre travail vous avez pu mettre en place des accompagnements spécifiques, étant donné que chacun doit rester bien sûr dans son rôle.

Vincent CESPEDES :

Je comprends tout à fait. Mais on n'a pas le temps de faire de l'accompagnement . On a parlé du professeur qui était surbooké. Le prof est pris en étau. Il doit être le gardien, c'est-à-dire s'occuper du gardiennage des élèves. Il devient aussi l'assistante sociale aujourd'hui. C'est au professeur que le jeune va confier ses problèmes parce qu'il n'a pas d'assistante sociale, parce qu'il n'y a une infirmière qu'un jour sur deux, etc. Il ne s'agit pas de dire aux jeunes dans ces milieux-là : « Regardez dans quel monde vous vivez. Changeons le monde, etc. ». On ne leur envoie pas ce message. Je pense qu'il ne va pas déprimer et dire « Oui, monsieur, vous avez raison, dans quel monde je vis ! ». Je pense qu'il ne va pas me croire tout simplement et que ça va passer au-dessus de lui. Il va jouer avec ses copains et acheter ses Nikes. Mon but n'est pas, encore une fois, de donner la corde pour se pendre. Je pense qu'on a déjà la corde pour se pendre. Elle est là. C'est notre condition de travail. Il suffit de voir la Clinique verrière qui s'est spécialisée pour les profs en France. Tous les profs sont sous Lexomil et Xanax. Ils dépriment tous. Allez dans une salle de prof, vous verrez la dépression ! Elle est terrible. Les profs sont en dépression. Le métier étant impossible, étant dans un tissu d'incohérences, il y a une vraie dépression. Bien sûr, il faut continuer à essayer de trouver de l'élan et c'est une vraie chance qu'il reste des profs qui ont le feu sacré. Mais grosso modo, le feu sacré a quand même tendance à s'éteindre puisqu'il n'y a pas de solution concrète qui soit amenée. Il y a certes de petites expériences mais elles ne sont pas théorisées d'un lycée à l'autre.

Le but n'est pas là. Le but est simplement d'établir par rapport aux jeunes une relation pédagogique tout en comprenant à qui on s'adresse. On s'adresse à mon avis à quelqu'un qui, avec tout ce que je vous ai dit, n'arrivera pas à fixer ce que vous allez pouvoir lui donner même si vous vous donnez du cœur à l'ouvrage. Le problème est là : c'est que vous serez comme dans un spectacle, comme une sorte de fantôme mouvant devant lui. C'est à peine s'il va retenir certaines choses même si vous les martelez. Je pense que la seule pédagogie vraiment efficace aujourd'hui, c'est la répétition. C'est une grande partie du travail pédagogique dans le chef du professeur. Vous devez utiliser la même méthode que la publicité : le matraquage. Et là, ça fonctionne et ils ont des réflexes.

Le problème n'est pas tellement de désespérer cette jeunesse-là. Moi, je suis plutôt enthousiaste et plein d'élan. Le problème, c'est de montrer à cette génération-là qu'il y a un combat à mener.

En fait, il y a une chance énorme. C'est pour cela que je suis tout sauf pessimiste. C'est que l'âge de la jeunesse coïncide avec l'âge où on a soif de combat. C'est quoi la jeunesse ? C'est l'âge de la fougue, de l'impétuosité. L'impétuosité peut être dangereuse et déplorable dans un système totalitaire, avec des valeurs dictatoriales et discriminatoires. Cela donne quelque chose d'assez explosif. Il faut toutefois prendre parti de ça. La jeunesse connaît aujourd'hui une sorte d'étouffement des consciences et des corps par le monde dans lequel on la plonge. Elle n'a qu'une envie, cette jeunesse, c'est de crier, c'est de partir en guerre. Alors, elle cherche ses ennemis. Et elle se trompe. Elle croit que ses ennemis, c'est la femme. Elle croit que l'ennemi ce sont les passions. Elle se fourvoie en pensant que les politiques sont tous des pourris. Il s'agit donc de montrer les vrais ennemis. Comment ?

En tendant un miroir au jeune et en lui disant que le vrai ennemi, c'est lui. C'est sa cupidité qui obscurcit le plus clair de ton temps. C'est son absence de solidarité. C'est lui qui n'est pas solidaire. C'est lui qui a des conduites délinquantes alors qu'il pourrait faire autre chose. Cela revient à lui dire : « Sois ta propre proie. L'individu dangereux, le premier individu violent, c'est toi-même. Ne cherche pas de violence ailleurs ».

Et c'est vrai qu'ils sont dans une sorte de susceptibilité exacerbée, ces jeunes-là. On ne peut rien leur dire. Ils ont une éducation qui fourvoie sur les vrais cibles. Alors que la vraie cible, c'est d'abord leur propre comportement.

La première année où j'ai donné cours, j'ai enseigné aussi le kung-fu. Je les prenais le soir. J'avais mes élèves du lycée et d'autres jeunes. Cet art martial n'est pas trop violent mais fait quand même référence à Bruce Lee. Il se donnaient des noms, en fonction de la communauté à laquelle ils appartenaient. Le noir, il l'appelait le Renoir ou le Negro. Le chinois, c'était le "Nouach". L'arabe, c'était "Nebeul". Je les ai un peu fatigués en leur disant : « Vous ne pouvez pas vous appeler comme ça ! Ce n'est pas possible de vous appeler comme ça ! ». Ils me répondaient : « Oui, mais monsieur, c'est pour rire. C'est drôle "Negro" et je l'aime bien... ». « Non, vous ne pouvez pas ! ». Et je leur ai expliqué pourquoi en les confrontant avec ce qu'ils sont eux-mêmes et en essayant de voir comment on pouvait aborder un système de changement de conduite par une prise de conscience d'eux-mêmes.

On les croit perdus, pleurnichant. Mais ils sont extrêmement narcissiques.

Si vous leur tendez le miroir, ils vont se noyer dans leur propre reflet et c'est peut-être comme ça qu'ils vont sortir de l'autre côté du miroir. Il faut jouer sur ce narcissisme-là. Il faut avoir des canines acérées sur ce narcissisme parce qu'ils ne vont pas déprimer si vous leur tendez le miroir. Je pense qu'il n'y a pas un risque à jouer sur l'image. L'image qu'ils se font d'eux-mêmes est tellement utopique, tellement irréaliste. Ils s'imaginent qu'ils sont mieux parce qu'ils ont des Nikes ! Ils en sont là ! Je pense qu'on a une prise sur cette jeune-là en jouant sur cette image narcissique. Et en montrant finalement qu'ils sont plus nuls qu'ils ne s'imaginent. J'ai eu des cours entiers où je leur disais : « Tu vois ce propos que tu tiens, c'est un propos fasciste ». « Oh, monsieur... je ne suis pas fasciste ! ». Alors, j'ai fait un cours sur le fascisme et sur la nécessité d'être conforme au modèle, au risque d'être rejeté par les autres. Il faut vraiment jouer sur l'image qu'ils ont d'eux-mêmes. Et là, ils vous écoutent. Moi je pense que vous avez sûrement fait l'expérience, en disant : « Voilà comme tu es. Je vais te dire comment je te vois, non pas à partir de mon statut d'adulte ou de professeur mais de mon statut de quelqu'un qui dit "oui" et "non" et qui ne dit pas "ben oui", "ben non"... Quelqu'un qui est maître de son destin. Je vais t'expliquer ce que je vois de toi. Maintenant, tu peux ne pas être d'accord ».

Certes, il y a la mauvaise foi. Je pense que ce sont des individus qui sont déjà brisés par le contexte familial, par un avenir qui n'existe pas. Parce que le père est au chômage. Parce que le frère est diplômé "bac plus 5" et qu'il n'a pas de boulot. Quand votre frère ne trouve pas de boulot ou pas de logement parce qu'il s'appelle Rachid et qu'il est pourtant diplômé, vous vous demandez : « A quoi bon l'école ? ». Il faut donc leur tendre un

miroir et leur proposer d'amender leur conduite à partir du miroir que vous leur tendez. Sans être insultant bien sûr. Simplement, en leur disant comment on les voit.

Question :

Juste une chose à propos de ce qui m'a choqué dans ce qui a été dit avant. Pour une fois, je n'étais pas dans le consensus. C'est par rapport à monsieur qui parlait de la relation éducative qui serait une relation d'égal à égal. Je pense qu'elle est tout sauf cela. Pour moi, si on se met ça dans la tête, on est perdu.

Dans la relation éducative, on est la personne mature, la personne qui a un devoir de transmettre un certain nombre de choses. Je sais que dans l'idée de la relation pédagogique interactive, un certain nombre d'idées fausses ont été mises en pratique dans les écoles, notamment en disant que le jeune est au centre de sa formation, de son apprentissage. Il faut qu'on sorte de ce mythe-là. Le boulot de l'enseignant est bien un boulot dans lequel l'enseignant et l'élève ne sont pas "d'égal à égal". On les "mange" en faisant cela. On les manipule. On leur fait croire qu'ils sont nos égaux et on joue avec eux. Lorsqu'ils se rendent compte que la relation pédagogique n'est plus crédible.

Il n'y a rien qu'un élève aime mieux que de se rendre compte que son professeur a quelque chose à lui apporter. Je sais que les profs doivent admettre qu'ils ne sont plus les seuls vecteurs de savoir. Il y a en plein d'autres, vachement plus forts qu'eux, comme la télévision, dont on a parlé. Mais le seul vecteur qu'on peut garantir, et avec une qualité égale à l'ensemble de la population, c'est l'école. Certes, il y en a qui peuvent trouver sur Internet, dans les bibliothèques ou à la télévision ce qu'ils n'auront pas à l'école. Ceux-là sont dans des familles où ils sont encadrés et qui possèdent de telles possibilités. Mais, les autres, s'ils ne l'ont pas à l'école, ils ne l'auront nulle part et il faut se rappeler que chaque fois qu'on renonce à la transmission du savoir, du patrimoine commun culturel, ce sont ces jeunes-là qu'on met en difficulté. Ce sont ces jeunes-là qu'on délaisse et qui n'auront jamais ça.

Je pense donc qu'on doit toujours avoir ce sentiment qu'on est bien dans une position de supériorité. Ce qui n'empêche pas ni le respect, ni la relation.

Vincent CESPEDES :

Juste rebondir. Je suis tout à fait d'accord avec ça. La théorie qui veut que l'élève soit "au centre du savoir", au "centre de l'école", est une théorie qui a été appliquée. Cela a été pondus quelque part et appliqué. Qu'on ne me fasse pas croire que c'est le fruit du hasard. Il s'agit encore une fois d'une certaine conception de l'école.

Je pense qu'il y a un grand combat théorique. J'ai pu parler aux Ministres de l'éducation Jacques Lang, Luc Ferry et d'autres. Je n'arrête pas de leur dire mais ils n'écoutent pas parce qu'ils défendent cette théorie-là. Je leur dit que les meilleurs spécialistes de l'éducation sont les professeurs. Qu'en n'allant voir que les scientifiques de l'éducation, ils se fourvoient.

Il est urgent d'apprécier le savoir acquis par un professeur qui a trente ans de métier et qui connaît son métier. L'important, c'est le "savoir-faire". On a beau connaître la recette des crêpes, il faut aussi le tour de main. Cela ne s'apprend pas dans un livre de recette. Ce tour de main, c'est de l'or dans la relation pédagogique. Comment faire avec tel élève ? Comment s'y prendre avec tel autre ? Comment faire pour faire passer une matière ?

Le savoir-faire doit être thésaurisé. Il est urgent que les hommes politiques prennent en compte le fait qu'il y a du savoir-faire qui est pratiqué à l'école et qu'il doit être théorisé. Les plus grand spécialistes, je me répète, sont les professeurs.

Je suis globalement d'accord avec l'idée d'égalité, mais j'y vois aussi une mascarade. Mettre l'élève au centre de l'éducation, c'est faire de l'élève un client et on voit bien à quelle idéologie ça renvoie.

Marie-Claire DIEU :

On va doucement clôturer cet après midi, vous remercier l'un et l'autre surtout pour votre complémentarité. C'était réellement un grand plaisir de vous entendre, de vous voir vous compléter. Je vais maintenant, donner la parole à Georges HAINE qui va clôturer non seulement la journée mais aussi le 10^{ème} anniversaire de ce séminaire.